

Les identifications dans les discours

Dans le discours des lacaniens la fin de cure se formule d'abord comme négation : elle n'est pas une identification à l'analyste. À sa place vient un désir nouveau, un désir remanié, qualifié de *désir de l'analyste*, celui d'un sujet advenu dans la cure. Cela ne signifie pas qu'il va se réaliser dans le social. Une cure peut se terminer effectivement (ou aller à son point de finitude) sans que l'analysant ne choisisse d'être (de se laisser faire, au sens pulsionnel) analyste.

Rappelons-nous d'abord que Lacan élabore le désir depuis 1957 dans *La relation d'objet* avec la notion de fantasme qui trouve son mathème $\$ \langle \rangle a$ dans le graphe du désir. Le fantasme, support du désir, est un praticable pour la pulsion, permettant la réalisation du désir, c'est-à-dire de trouver satisfaction dans la relation sexuelle¹. Il s'agit alors très explicitement de la structure de la névrose, précisément du discours du névrosé dans la cure, c'est-à-dire d'un effet de la clinique.

Ce fantasme est une forme d'identification dont Lacan nous propose la logique en 1967 : celle d'un signifiant axiomatique, une phrase, (S1), qui gouverne le discours enveloppé de points de jouissance appelés objet a. Il nous invite à repérer et faire découvrir à l'analysant le désir qui caractérise sa structure : désir insatisfait pour l'hystérique, impossible pour l'obsessionnel, prévenu pour le phobique.

Pourrait-on ajouter à cette liste un désir subverti par une cure, le désir de l'analyste ? De même structure, mais désir sublimé² qui lie un sujet sans pensée, ni attente, à un objet vidé de consistance, réduit à la lettre, au réel ?

Si ce désir est le fantasme aux deux termes vidés de sens (traversée du fantasme dont ne reste que la structure ?), il caractérise le changement advenu dans le sujet.

Quelle identification autorise le passage du désir de la fin de cure comme désir de l'analyste au désir de l'être dans le désêtre par le passage à l'acte ?

¹ J. Lacan, Séminaire *L'objet de la psychanalyse*, séance du 30 mars 1966, inédit.

² Peut-être que le terme « décanté » utilisé par J.-G. Godin ce même jour, conviendrait-il mieux.

Si cette passe a lieu, *le désir de l'analyste* n'est pas le désir de tel analyste ni de tel analysant qui se voudrait analyste, mais celui d'une structure à l'œuvre dans la fonction de l'analyste, hors subjectivité (et alors on pourrait dire qu'il y a identification à l'analyste comme fonction de cette structure). François Balmès affirme ainsi « que l'expérience de la passe confirme ce manque d'évidence » d'une équivalence entre le désir de l'analyste et le désir de la fin de cure³. Quel en est le surcroît ?

Comment peut-on définir ce désir de l'analyste ? Franchissement du fantasme ou saut entre la tâche analytique et la fonction de l'analyste ? Est-il dans cette souplesse de la réversibilité de l'objet et du sujet, soit un désir qui, averti et non plus prévenu, ne se défend pas, n'est ni impossible ni insatisfait, dont le sujet a pris la distance par rapport à la demande qui lui permet de savoir faire avec, de savoir y faire avec les effets ?

Quelle identification implique un tel désir, au-delà du fantasme, pas sans sa structure ?

Rappelons-nous que pour Freud le fantasme repose sur l'émergence de la question du Père⁴, et chez Lacan sur l'effacement de l'advenue du Nom-du-Père. Dans les *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, ce dernier avait précisé que notre interrogation sur l'identification dans l'expérience analytique concerne le statut du père originel⁵. Interrogation que nous avons donc reprise aujourd'hui. Lacan distingue l'incorporation du Nom-du-père et l'identification au trait unaire. L'incorporation est antérieure à l'instauration de la structure, elle est en son instant assimilation de l'essence du corps de l'Autre, directe et immédiate, précédant tout investissement d'objet. Cette incorporation du corps de l'un au corps de l'autre n'est pas une action subjective inaugurale, elle transforme « la tendance à la reproduction qui y prend forme de pulsion orale⁶ ». C'est ce qu'il avait déjà affirmé en 1962, à savoir que la pulsion était la première

³ F. Balmès, « L'aliénation et le désir de l'analyste », *Carnets* de l'EpSF, n°39, 2001, p. 37.

⁴ S. Freud, « On bat un enfant. Contribution à l'étude de la genèse des perversions sexuelles », 1919, *Œuvres complètes*, XV, Paris, PUF, 1996.

⁵ J. Lacan, Séminaire *Problèmes cruciaux de la psychanalyse*, séance du 3 mars 1965, inédit : « [...] ce père originel... Comment et quel statut qu'il nous faut lui donner dans ce qu'il est de notre expérience ? Voilà en quoi et voilà où se situe la visée qui vient maintenant de notre interrogation sur l'identification dans l'expérience psychanalytique », Version Roussan, p. 146.

⁶ *Ibid.*

modification du Réel en sujet⁷. Cette antériorité est logique et non chronologique.

Identification au Nom-du-Père et identification au trait unaire seraient donc les deux faces du même, sans être pareilles : unification du corps et du signifiant d'abord, puis trace marquant le corps (dont l'effaçon fait advenir le signifiant) en faisant, de ce corps, le symptôme de cette rencontre avec le signifiant en tant qu'une jouissance y est adjointe qui témoigne *encore* du corps.

Faisons l'hypothèse que l'écriture des discours qui advient dans les années 1970, depuis *L'Envers de la psychanalyse*, effectue ou plutôt démontre le passage du fantasme au discours de l'analyste, et essayons de lire ses effets sur les identifications.

Le discours définit un lien social objectif (et non une action subjective) c'est-à-dire la structure de langage déterminant le sujet.

Il est écrit avec deux côtés, à gauche où s'inscrit le désir, ce qui le détermine, et le côté droit que Lacan nomme « le site de l'Autre » précisant que « là se figure » ce dont il a parlé auparavant « en disant que le désir de l'homme est le désir de l'Autre⁸ », soit ce qui caractérise la position de l'analyste.

Lacan en distingue quatre modalités qu'il appelle Discours du maître, de l'universitaire, de l'hystérique et de l'analyste ; ne nous intéressent ici que le Discours du maître et celui de l'analyste.

Le Discours du maître, celui de la prise du vivant dans le langage, s'écrit avec le S1 qui représente le sujet pour un autre signifiant S2 produisant une perte, *a*, subjectivée d'une certaine façon dans le fantasme comme réalité psychique.

Le Discours de l'analyste en est l'envers, n'est-il pas ce qui peut advenir du désir de l'analyste avec la traversée du fantasme ? Il inverse la disposition du sujet et de l'objet, donne place d'agent à l'objet ou cause du désir, et écrit leur lien comme impossible, c'est-à-dire réel, $a \rightarrow \$$. Ce discours s'établit à partir de l'analyste en place de semblant de l'objet suscitant le dire du sujet. C'est bien désormais le Discours de l'analyste qui vise à réaliser le désir, le désir de l'Autre. Dans le Discours du maître par

⁷ J. Lacan, Séminaire *L'identification*, séance du 30 mai 1962, inédit.

⁸ J. Lacan, Séminaire *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 106, séance du 18/2/70 : « [...] là se figure ce dont j'ai parlé, dans un registre ancien, au temps où je me contentais d'une pareille approximation, en disant que le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre », et voir schéma : désir → Autre vérité perte.

contre, ils gardent la même disposition mais dans un lien rompu, que Lacan qualifie d'impuissance \$ \triangle a ; le fantasme est rompu, c'est un signifiant universel qui commande dont le sujet est inaccessible⁹.

Mais quel est l'état de la fonction du Père répartie dans ces deux discours, et quels sont les effets sur l'identification ?

Je vous propose de lier l'incorporation aux deux discours, au Discours du maître par l'instauration de la structure du langage avec ses effets de perte et de marque, et au Discours de l'analyste par l'identification de participation.

Pour Lacan, dans le Père de la première identification freudienne, celui qui mérite l'amour, c'est l'être qui s'obtient par l'incorporation et avec l'identification au trait pris dans les insignes de sa puissance, le trait unaire. Ce père est aussi ce qu'il y a de plus substantiel dans la religion, le père universel et tout d'amour.

Or pour autant que nous le faisons entrer dans le champ lacanien des discours, et précisément dans le Discours du maître (c'est une opération lacanienne, une interprétation), il se trouve être un père castré dès l'origine¹⁰. En effet, le signifiant qui représente le sujet y est en position d'agent au prix d'une perte de jouissance pour ce sujet.

Dès lors, dans les séminaires suivants, *...ou pire*, et *Encore*, Lacan traite l'identification par les effets de langage, et nous allons à la rencontre de signifiants inusités entre nous, les fils et les frères ! Il en décline les significations différentes selon le Discours du maître ou le Discours de l'analyste.

Dans le premier, nous sommes fils, tous frères en tant qu'identifiés les uns aux autres, par l'impuissance ; c'est une impuissance du Symbolique qui peut s'écrire $-\phi$, que voile l'idéal ou trait unaire. Ce n'est pas le Symbolique qui est premier, mais son défaut que représente l'objet cause.

Pour autant que le corps est le support d'inscription des fonctions du discours¹¹ (définies par les quatre places), cette fraternité engendrée par le Discours du maître est celle des corps marqués d'un trait unaire mis en commun ; elle est une fraternité d'appartenance et de ségrégation ! Elle se fonde, dit encore Lacan, sur les bons sentiments à savoir ce qui permet la

⁹ Il convient de ne pas oublier le Discours de l'hystérique qui est celui de l'analysant.

¹⁰ Dans *L'envers...*, Lacan dit qu'il s'agit d'une défense contre ce fait que dès que le père entre dans le Discours du maître il se trouve être castré.

¹¹ J. Lacan, Séminaire *...ou pire*, Paris, Seuil, 2011.

civilité entre ses membres, produits par la jurisprudence, les standards et autres conventions sociales.

Alors que dans le Discours de l'analyste (s'il advient un jour, nuance-t-il), cette impasse est subvertie en tant que la cause du désir est en place d'agent dans un lien impossible $a \rightarrow \$$, et son effet est tout autre : « Qu'est-ce qui nous lie à celui avec qui nous nous embarquons, franchie la première appréhension du corps ? », se demande Lacan dans ... *ou pire*¹², si ce n'est l'assomption d'un sens nouveau du mot frère, en tant que « fils du discours », où nous retrouvons « l'assomption du sujet dans l'objet » qualifiant le désirant dans *L'identification*¹³. Et dans un moment d'enthousiasme, il le nomme : « notre frère transfiguré, c'est cela qui naît de la conjuration analytique... ».

Ce fils du discours n'est pas de l'ordre de la compréhension et de l'entente cordiale, mais effet de l'interprétation pour autant que celle-ci implique un autre savoir, un savoir venu à la place de la vérité (l'inconscient). Plus précisément, le fils du discours est ce qui naît à la fin de la cure au moyen de l'objet a dont la présence est l'analyste en-corps qui en assume le semblant. « [...] pour représenter cet effet que je désigne de l'objet a , pour nous faire à ce *désêtre* d'être le support [...] à quoi peut s'accrocher ce qui va grâce à nous naître de dire, [...] j'invite l'analyste [...] à se supporter de ce savoir qui peut, d'être à la place de la vérité, s'interroger comme tel [...] » C'est le savoir inconscient qui n'est pas celui de la science, mais un savoir rejeté par elle, que l'humanité (celle de frères du Discours du maître) ne désire pas et dont l'analyste est le rebut¹⁴.

Cela peut être la fin de l'analyse, l'analyste peut s'y reconnaître, façon de mieux savoir-faire avec le Symbolique, au prix de la prééminence du Symbolique.

Or une troisième identification est restée en suspens, l'identification hystérique ou de participation, dont Freud disait qu'elle « fait totalement abstraction du rapport d'objet à la personne copiée » et correspond à « un

¹² *Ibid.*, séance du 21 juin 1972, cette citation et les suivantes, pp. 234-235.

¹³ J. Lacan, Séminaire *L'identification*, inédit, séance du 27 juin 1962.

¹⁴ Or l'interprétation dépend du rapport de l'analyste avec l'élaboration logique de la psychanalyse, dit Lacan p. 232 de cette même séance : « [...] il suffit que l'analyste dans sa fonction ne sache pas – je veux dire, en corps – en recueillir assez [des articulations de ce qui est] pour que le discours analytique en reste, sans bouger d'une ligne, à ce qui a été dit par Freud. » Et préservé pourrait-on ajouter par l'IPA. Voir également la « Note italienne », 1974, in *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, et « De la Psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », 1967, in *Scilicet* 1, Paris, Seuil, 1968.

pouvoir se mettre ou un vouloir se mettre dans la même situation¹⁵ » que l'autre. Elle va trouver dans *Encore* une autre issue que celle de la *Psychologie des masses*... à savoir la communauté des mêmes par un trait commun. Le corps n'est plus seulement le support de la marque, mais le lieu de la jouissance, non plus seulement le lieu de la structure langagière, mais aussi de ce qui la déborde.

Dans la séance du 8 mai 1973¹⁶, à propos du baroque dans l'art, Lacan introduit une troisième modalité du fils, le « Fils de l'Homme », celui dont se soutient le christianisme. Il est celui d'un amour universel et d'un père unique pour tous. Et il attribue au Christ la fonction de sauver Dieu analogue à la visée qu'il attribue à Freud, celle de sauver le père !

Aux deux, on peut accorder ce qu'il dit des évangiles : qu'ils annoncent un quelque chose, un savoir, « qui va au cœur de la vérité¹⁷ », c'est-à-dire, complète-t-il, qui repousse « la réalité dans le fantasme ».

Or ce Fils de l'Homme est l'incarnation de Dieu dans un corps, un corps d'homme, lequel corps « est le truchement par où la communion à sa présence est incorporation – pulsion orale¹⁸ [...] ».

Il rappelle que le baroque est dans l'histoire de l'art ce moment où l'histoire du Christ, un homme, est représentée par une « exhibition de corps évoquant la jouissance [...], à la copulation près ». Cette sublimation de la jouissance dans l'art est peut-être ce qui fait la proximité de notre pratique avec l'œuvre des artistes.

L'incorporation est cette nouvelle dimension de l'Imaginaire, celle du corps réel qui de s'assimiler le signifiant devient lieu des pulsions partielles, de la pulsion orale. Cette pulsion orale et cette communion à sa présence qui résultent de l'incorporation du Nom-du-Père me paraissent se combiner dans l'identification de participation, ou hystérique.

Le nouage des identifications

De façon concomitante avec ce ternaire des fils, Lacan rencontre le nœud borroméen, et une possibilité s'ouvre à lui de nouer ou d'unifier les trois identifications. Ce nouage des trois identifications en une se fait en mars et avril 1975.

¹⁵ S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », *Œuvres complètes*, Vol XVI, Paris, PUF, 1991, p. 45 pour les deux citations.

¹⁶ J. Lacan, Séminaire *Encore*, Paris, Seuil, 1975.

¹⁷ *Ibid.*, pp 97-98.

¹⁸ *Ibid.*, p. 102.

À l'image du nœud borroméen du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire qu'il écrit alors avec un 4^e rond, il propose dans *R.S.I.*¹⁹ l'identification triple qu'il formule ainsi :

« S'il y a un Autre réel, il n'est pas ailleurs que dans le nœud lui-même », en quoi il n'y a pas d'Autre de l'Autre. « [...] faites-vous identifier à son Imaginaire, vous avez alors l'identification de l'Hystérique au désir de l'A » qui passe en ce point central qui est *a*. « Identifiez-vous au S de l'Autre réel » et c'est le trait unaire qui vous détermine ; et « identifiez-vous au R de l'A réel, vous obtenez » le Nom-du-Père. C'est l'identification dont personne ne voit jamais le support qui, pour Freud, mène à l'amour et qui, avec Lacan, homogénéise les trois autres tout en étant le Nom-du-Père (4^e rond). Ce qui ainsi les unifie est successivement appelé réalité psychique, fantasme, complexe d'œdipe (signifiants pris à Freud), puis Nom-du-Père et sinthome.

Je suis tenté d'y trouver le nouage des fils de la génération dans le trait unaire (I et S), du fils du discours dans le corps du S et du Fils de l'Homme, dans ce corps de la communion qui est le R du Nom-du-Père.

Cette identification triple, qui « se cristallise en une identité », nous la retrouvons dans *L'Insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*²⁰ mais agrémentée d'une question qui nous a occupés toute la journée : la fin de l'analyse est-elle identification à l'analyste ? à un trait ? à la personne d'amour ? Serait-ce identification à son symptôme qu'on peut connaître au sens de connaître un partenaire sexuel, savoir s'en dépatouiller, comme on sait faire avec son image ?

Ma propre réponse ou conclusion d'aujourd'hui est la suivante :

L'identification au symptôme est identification au corps en tant que celui-ci est le symptôme du nouage ; corps que nous avons sans le voir (Nom-du-Père) si ce n'est en son image, sans le savoir, qui est l'Autre, l'inconscient ; c'est ce corps qui nous fait participer au désir de l'Autre, éventuellement monnayable comme partenaire sexuel... mais aussi celui dont la présence est l'unique présence de l'objet cause du désir de l'analysant et dont il assure le semblant comme trace du désir de désir, se substituant au trait unaire comme porteur d'idéal, stigmaté du désir de l'Autre (qu'il n'y a pas) avec quoi l'analyste peut opérer.

¹⁹ J. Lacan, Séminaire *R.S.I.*, inédit, séance du 18 mars 1975.

²⁰ J. Lacan, Séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, inédit, séance du 16 novembre 1976.